

« *Mens sana in corpore sano* » ou l'engendrement du nouvel être

par

MOHAMED LAKHDAR MAOUGAL

Je devais faire de la vie la palpitante découverte.

A. Gide, *L'Immoraliste*.

Il faudra, en parcourant *L'Immoraliste*, patienter jusqu'aux premières pages du second chapitre de la deuxième partie de l'ouvrage pour mettre à jour et découvrir la formule de l'engendrement du récit, ce récit voulu à vrai dire comme une révélation du secret de la vie, le « secret du ressuscité » (p. 144) selon l'expression même livrée et révélée par Michel, le personnage narrateur et organisateur du récit presque autobiographique comme aime à le rappeler Marc Beigbeder¹. Ce ressuscité ou revenant de chez les morts comme cela est souligné encore dans l'ouvrage, est devenu « un étranger parmi les autres » (p. 144) vivants, étranger à ces vivants qui croient vivre en se « contentant de paraître vivre » (p. 140). Et ce revenant donne donc sa première leçon avec toute sa passion nouvelle : « À propos de l'extrême civilisation latine, je peignais la culture artistique, montrant à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion, qui d'abord indique pléthore, *surabondance* de santé [souligné par nous] puis aussitôt se fige, durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache sous l'apparente persistance de la vie la diminution de l'esprit, forme gaine où l'esprit gêné languit et bientôt s'étiole, puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée, je disais la Culture, née de la vie, tuant la vie. » (p. 145).

Nous voilà déjà au cœur de l'identité remarquable en présence des deux paramètres organisateurs — l'esprit et la santé — et du cadre cultu-

1. Marc Beigbeder, *Gide*, Paris : Éd. Universitaires, coll. « Classiques du XX^e siècle », 2^e éd., 1961.

rel, civilisationnel et historique qui sert de référence à leur tendue solidarité. Celle-ci est réaffirmée dans une locution, ici même dans le corps du texte, en contexte de proximité à la fin du premier chapitre de cette seconde partie. À la page 129, Michel dit : « Je rentrais ivre d'air, étourdi de vitesse, les membres engourdis un peu d'une voluptueuse lassitude, *l'esprit plein de santé* [souligné par nous], d'appétit, de fraîcheur. » Mais, pour prétendre au caractère opératoire de l'engendrement, la formule se doit de prouver son entité saine de toute altérité, pertinente dans son esprit et percutante dans sa lettre. C'est encore à la contiguïté du contexte textuel qu'il va falloir recourir pour débusquer la solidaire cimentation notionnelle qu'exige la justification de l'usage de la formule de l'engendrement. Cette cimentation apparaît en page 105 dans une expression de Michel subjugué par l'exemple du « tragique élan vers un état plus sauvage et plus intact » du jeune roi Athalaric plus enclin à la société des Goths impolicés qu'à l'insipide et tranquille éducation latine de sa mère. C'est en Michel même que la cimentation se réalise et ce, par le jeu de la construction syntaxique — l'anaphore du possessif : « je cherchais un contentement à y appliquer au moins mon esprit, puisque je n'y occupais plus mon corps ». Cette double détermination syntactico-sémantique est à vrai dire une espèce de catalyse de fusion qui a pour vocation de pousser la solidarité des contraires vers une dissimulation de l'un dans l'autre. Ce que notre formule d'engendrement explicite par le truchement du mot pivot référant à la santé. Il reste dès lors de sortie du texte le projet de l'écriture avec sa force illocutoire, son but illocutionnaire et sa visée. Tout cela est explicitement consigné dans le corps de l'ouvrage.

En ouverture du chapitre troisième de la première partie, qui traite, est-il besoin de le rappeler, de l'expérience de la revivification à travers le discours sur le corps, dans un espace d'oasis (Biskra) à la fin de l'hiver de la fin du siècle dernier, Michel confie :

Je vais parler longuement de mon corps. Je vais en parler tant, qu'il vous semblera tout d'abord que j'oublie la part de l'esprit. Ma négligence, en ce récit, est volontaire : elle était réelle là-bas. Je n'avais pas de force assez pour entretenir double vie ; l'esprit et le reste, pensais-je, j'y songerai plus tard, quand j'irai mieux. (p. 52).

Avant que de se livrer à une vérification de l'engendrement et à une analyse de ses mécanismes et de ses objectifs, il y a lieu de souscrire à ce réflexe, somme toute positiviste — qu'on nous le pardonne — de mettre à éprouve la fiabilité de la formule et de sa signification opératoire. Un pointage, à peu près rigoureux, des trois lexèmes de base qui constituent la charpente lexicale et sémantique de la formule, paraît ici d'une nécessité certaine, attendu que le volontarisme de l'écriture est souligné plus

d'une fois. Le texte de *L'Immoraliste*, dans l'édition Mercure de France de 1948 (c'est ce texte qui sert ici de référence), se présente comme suit. Trois parties textuellement inégales et différemment organisées structurent l'ensemble du récit. La première comprenant 83 pages réparties sur neuf chapitres, articulés eux-mêmes en deux souffles. Un premier souffle profond, longue inspi-aspiration prise pour survivre et pour conter. Il couvre les quatre premiers chapitres qui ont en commun un espace (Biskra), un temps (fin de l'hiver, début du printemps) et une expérience douloureuse du sentiment tragique de la vie ou de la survie, ce que Michel qualifie d'« affreux souvenir sans voix » (p. 39). Le deuxième souffle, longue expectoration qui chasse la maladie et fait sortir avec elle le souffle de la convalescence, rééquilibre l'esprit et le corps et fait renaître l'amour et l'inscrire au présent en le dépoussiérant des valeurs désuètes d'une morale inhumaine, contre nature et étriquée autant que répressive. La visée de l'esprit, détournée des mirages des lectures, est réajustée sur le corps. C'est la « découverte du charme adorable de vivre » (p. 97). Le bonheur est revendiqué à corps et à cris. L'expiration s'articule sur l'inspiration à partir d'une cheville maîtresse qui a charge de « symbioser » la santé et l'amour dans le désir et son accomplissement : « Jusqu'à présent, j'avais été trop las pour aimer » (p. 75). Dans cette première partie de neuf chapitres, les lexèmes organisateurs et de la formule et du récit se distribuent par ordre d'entrée comme suit :

Chapitres →	1	2	3	4	5	6	7	8	9	Total
Lexèmes ↓	19 p.	11 p.	11 p.	9 p.	5 p.	12 p.	4 p.	6 p.	6 p.	83 p.
Esprit	2	0	3	0	1	2	0	0	1	9
Santé	1	0	3	2	2	2	0	1	1	12
Corps	0	1	2	0	0	6	0	0	1	10

Quelques remarques s'imposent à première lecture de ce tableau synoptique. C'est dans les chapitres trilitères où se conjuguent les trois lexèmes organisateurs que se réalisent les rencontres puis la symbiose qui débouche sur le retour de l'état d'équilibre, c'est-à-dire la guérison, le bonheur, l'accomplissement de soi. En relisant de très près les trois chapitres multiples (3, 6, 9), on ne peut manquer de relever leur solidaire complémentarité.

Le chapitre 3, bien que marqué par une prédominance de la spiritualité — le corps étant encore malade et faible —, dit le discours sur le corps en

revivification et l'annonce dès l'ouverture (p. 52). Le chapitre 6, consacré presque exclusivement à la convalescence et au sentiment du présent, voit s'inverser le rapport de l'esprit et du corps. La préoccupation s'est de fait portée sur le corps. Et c'est au chapitre 9 que l'équilibre est enfin atteint, chapitre qui dit la découverte du bonheur et la fin du voyage avec la résolution de retourner au pays d'origine. Tout aussi étonnant est la solidarité qui lie les chapitres 4 et 8. Ils évacuent tous deux les lexèmes / Esprit — Corps / et ne retiennent tous les deux que le lexème / santé /. Ces deux chapitres ont aussi en commun la mise en valeur de la quête de la vie, le recouvrement des sens et la tension vers la « découverte du charme adorable de vivre » (p. 97).

Un chapitre se singularise dans cette première partie ; c'est le septième, qui évacue totalement toute référence à la formule de l'engendrement. En fait, toute cette première partie semble sous-tendre une quête et une exigence, qui, derrière les préoccupations spirituelles, corporelles et sanitaires, expriment en réalité une tension extrême vers le « savoir être libre » (p. 20).

On peut dire que cette partie-préambule pose en réalité les fondements de la nouvelle phénoménologie qui reconstruit l'ÊTRE et la vie à partir d'un rééquilibrage de l'esprit comptable du temps et du corps mesurant l'espace dans une expérimentation de revivification et de recouvrement de la sensibilité et de la sensualité.

La deuxième partie du récit, la plus importante textuellement parlant (en nombre de pages et de signes), est consacrée au retour en France, et principalement aux deux séjours en Normandie, entrecoupés par l'intermède parisien. Dans cette partie composée de trois chapitres plus consistants, plus analytiques, l'inscription des lexèmes organisateurs du récit et de la formule traduit une nette réduction quantitative et une distribution pertinente.

Chapitres →	1	2	3	Total
Lexèmes ↓	28 p.	41 p.	32 p.	101 p.
Esprit	3	3	1	7
Santé	1	2	0	3
Corps	0	0	1	1

Il apparait clairement dans cette deuxième partie que la préoccupation corporelle a cédé la place à la spiritualité, comme pour traduire une re-

chute dans le mal originel, le mal distillé par cette éducation corporelle, stricte, sévère et qui ne s'intéresse qu'à l'esprit.

Pourtant, il y a tout lieu ici de distinguer, en affinant l'analyse descriptive, les parts de l'esprit et celles du corps dans l'expérimentation phénoménique des espaces et des temps. Les lieux semblent, en tant que matrices de cette expérimentation, jouer un rôle déterminant, avec les temps, bien entendu. Dans le premier chapitre de cette partie, celui du retour en Normandie et de la prise de possession du domaine familial hérité et quelque peu délaissé, le corps qui n'est plus objet et but de préoccupation est évacué. L'esprit se définit par la santé comme si le lieu de l'enfance et de la première éducation protestante rigoureuse reprend ses prérogatives de façonnage et de modelage de l'être ; cet être guéri, qui n'est dès lors appréhendé, selon la formule de Michel lui-même, que comme un « esprit plein de santé » (p. 129). Ici se joue le processus du retour du refoulé qui va procéder, de par l'action du chronotope « normand », à reconverter la phénoménologie curative et rééquilibrante en une nouménologie recomposant l'être à partir des repères des valeurs culturelles et civilisationnelles, ces mêmes valeurs qui furent à l'origine du déséquilibre premier : « cependant je réservais de mon mieux la fin du jour et de la soirée à la préparation de mon cours. Mon travail avançait ; j'en étais satisfait et ne considérais pas comme impossible qu'il valût la peine plus tard de réunir mes leçons en volume. » (p. 121). Et la vie spirituelle de reprendre ses droits : « je m'ingéniais laborieusement à dominer sinon à supprimer tout ce qui la [l'apologie de l'inculture] pouvait rappeler autour de moi comme en moi-même. » (p. 130). Le renforcement de la référence spirituelle est manifeste avec le changement de la matrice chronotopique. Dans le second chapitre de la deuxième partie, la préoccupation corporelle est totalement absente ; et c'est l'esprit qui accapare l'être. Le lieu en est tout indiqué : Paris. Et c'est le temps du retour à la vie de l'esprit et aux préoccupations intellectuelles et morales (cours au Collège de France, soirée avec Ménilque, etc.). C'est le retour à la condition du « chartiste », préoccupation qui n'est pas propre à Michel. Les quatre usages du lexème /esprit/ dans ce second chapitre traduisent le point de vue et l'observation distante de l'esprit (« frivole des salons » [p.140], vivace et plein de santé quand il est en contact avec la nature [p.145], « mort une fois gagné dans la Culture devenue figée » [p. 145]). Cet esprit dont il est question est celui, factice, qui participe au lexème à l'illusion. Le sort qui est fait ici même dans ce chapitre au lexème /santé/ est quasi identique à celui du lexème /esprit/. Les deux usages de ce lexème traduisent aussi une observation distante : « surabondance de santé » des civilisations latines et de la culture artistique « en phase de jeunesse » (p. 145), « la santé exigée

par la vie hasardeuse et dangereuse de Ménélaque » (p. 154).

En fait, par rapport à Michel lui-même, on peut conclure que ce second chapitre est manifestement celui de l'intellection et de l'effacement de toute référence explicite phénoménologique. Ce chapitre où il est surtout question de réflexion sur la Culture et sur ses nocives influences, est un chapitre qui traite de l'aliénation de l'être qui vise plus à paraître et à parader qu'à réellement et intensément exister : « il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire... Les uns et les autres causaient habilement des divers événements de la vie, jamais de ce qui les motive. » (p. 141). Il y a chez Michel une conscience aiguë de cette contagion dissolvante de la vie qui lui vient de ces êtres obnubilés par l'esprit : « Ils vivent, ont l'air de vivre et de ne pas savoir qu'ils vivent. D'ailleurs, moi-même, depuis que je suis auprès d'eux, je ne vis plus. » (p. 143). Ainsi s'explique l'effacement de la formule phénoménologique dans cet espace parisien de l'écriture et ce temps gaspillé des convenances et des parades.

Dans le troisième chapitre de cette seconde partie, qui se veut en quelque sorte un prolongement provincial de la vie parisienne, les mêmes effets se prolongent. Cette retraite à la campagne est l'expression d'un repli sur soi-même, sur la vie du couple éprouvé par la perte du bébé, par la mort. Ce troisième chapitre accentue la distanciation. Le corps autant que l'esprit ne sont ni exprimés ni appréhendés en fonction de l'être en question, en situation de « moi » ou du « Je ». Mais ce qui est ici intéressant à souligner, c'est que l'être en question est celui-là que Michel nomme « un loustic nommé Bute, que le régiment venait de nous renvoyer tout pourri — j'entends quant à l'esprit, car son corps allait à merveille » (p. 192). En fait, Bute serait le pendant opposé de Michel de la première partie du récit — l'un ayant l'esprit sain et le corps malade, l'autre l'esprit malade et le corps sain. Dans cette seconde partie le dit du corps et de l'esprit caractérise Bute, alors qu'il est observé un non-dit pour ce qui concerne Michel. Peut-être parce qu'il y a à ce moment entre ces deux êtres une certaine similarité qui explique que Michel ait été attiré par ce personnage : « c'était un de ceux de mes gens avec qui je causais le plus volontiers ». (p.192). Peut-être aussi que ce qui rapproche ces deux êtres devenus somme toute semblables, c'est qu'ils ont tous les deux des corps sains mais surtout des esprits façonnés. En tout cas, seul Bute fait l'objet d'une observation dans ce chapitre quant à l'esprit et au corps jusque-là restés la préoccupation première et essentielle de Michel. Toujours est-il que cette relative sympathie du maître pour son employé, et le désir de le rencontrer et de l'entretenir, tranche d'avec l'étrangeté souli-

gnée et confirmée que ressent et exprime Michel au milieu de ses semblables collègues et confrères parisiens, étrangeté déjà évoquée au chapitre précédent.

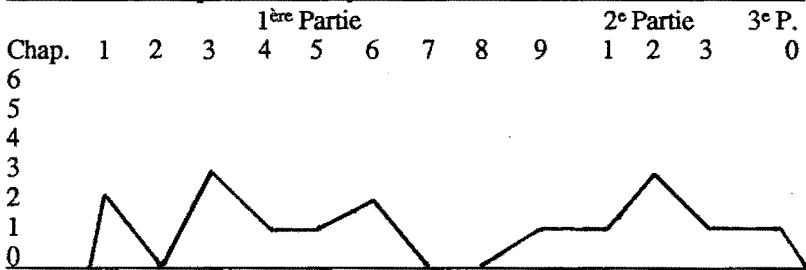
La troisième partie du récit, ensemble lisse et uniforme sans subdivision, relate le second voyage qui s'ouvre sur une première désaliénation de Michel, par le projet de mise en vente du domaine hérité de la Morinière. C'est le récit de la rupture des amarres et du besoin presque oppressant de partir, car partir est devenu une nécessité vitale, tant l'enracinement et l'immobilisme ont fini par stériliser la Culture, la rigidifier, figer l'esprit, confiner le corps et effacer ces différences qui font l'être. Partir c'est rompre avec le sol car, en reprenant le chemin de l'ailleurs, Michel semble reprendre à son propre compte ce jugement d'André Gide lui-même qui écrivait une décennie auparavant : « Le même sol ne réussit pas longtemps la même culture. » (*Journal*, 1891). Partir, c'est chercher à assouvir un appétit et un désir de nouveauté, indispensables réflexes pour empêcher la Culture de se figer en éducation stérilisante. Celle-ci ne visant qu'à créer des types en effaçant ces originalités qui font les êtres authentiques (Gide, *Nourritures*, p. 21). Ce deuxième voyage, qui prend en apparence prétexte de la maladie de Marceline — ici le corps malade de l'épouse — est en fait le voyage de la revivification de l'esprit qui n'a pas su se reprendre, se renforcer et se consolider ; l'esprit a succombé car il n'avait pu ni se prémunir lors du premier éloignement du lieu d'origine. Est-ce à dire que Gide ici souligne le caractère profond de l'aliénation spirituelle par la Culture ?

Tout porte à le croire. Interrogeons pour ce faire les lexèmes organisateurs du récit et de la formule. Dans toute cette dernière partie, le lexème /esprit/ ne se manifeste qu'une seule et unique fois, et c'est justement dans un usage très pertinent qui traduit l'extrême aliénation. Parlant de son propre esprit, Michel dit : « Ah ! désemparrasser mon esprit de cette insupportable logique !... Je ne sens rien que de noble en moi. » L'esprit est donc devenu le point nodal de focalisation des préoccupations de Michel, si bien qu'il pervertit les intérêts intellectuels et spirituels en une quête ciblant la recherche de la connaissance de soi en vue de rétablir l'équilibre de l'être : « D'Histoire il n'était plus question ; depuis longtemps déjà, mes études historiques ne m'intéressaient plus que comme un moyen d'investigations psychologiques. » (p. 220). Pour ce qui est du lexème /corps/, son usage dans cette partie laisse percevoir un retournement de situation par rapport à la partie précédente. Son occurrence est plus marquée que celle du lexème /esprit/ et ses usages sont ici particulièrement significatifs. Le corps est exprimé avec distanciation et une certaine admiration (« ces beaux corps », p. 241, et « son corps », p. 256).

Mais il y a comme l'expression d'une nostalgie car la distanciation n'est pas théâtrale, elle est temporelle. Il s'agit de souvenirs de corps, tout particulièrement les corps des enfants biskri autrefois très beaux mais enlaidis depuis, et le corps de la sœur d'Ali, la belle « naïliya » (des Ouled Naïls). Quant au troisième usage impersonnellement marqué, il participe en fait à mettre en valeur les rapports du corps avec la santé, et cela pour souligner le commun réflexe de préserver le corps pour préserver la santé, alors qu'ici Michel dit explicitement que sa « nouvelle santé » (p. 234) le dispense de toutes ces précautions habituelles qui servent à préserver le corps. Cette relation du corps et de la santé trouve ici sa pleine signification de par la contiguïté contextuelle. En effet, c'est dans la même structure phrastique que les deux lexèmes sont employés, et tout particulièrement ici pour dire la solidarité de la santé et du corps, cette santé retrouvée grâce à laquelle le corps n'est plus soumis à toutes ces précautions imposées qui l'obligent et le façonnent.

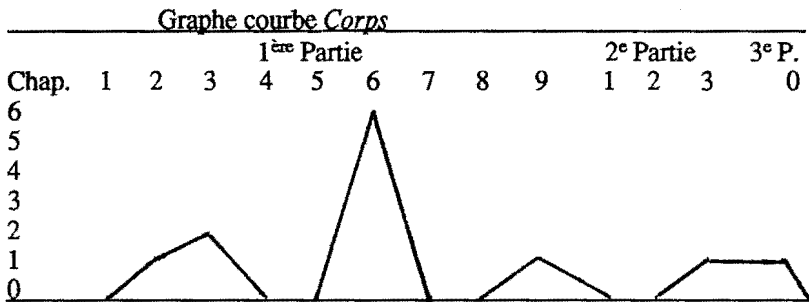
Pour en finir avec cette approche descriptive, une représentation graphique pourrait aider à visualiser de manière plus claire et plus explicite les relations de solidarité, de contiguïté et d'exclusion entre les trois lexèmes de la formule. La saisie en graphe des contiguïtés — contextualisation textuelle — permettrait de voir l'investissement de la formule de l'engendrement géno-textuel dans le texte même du récit.

Graphe courbe *Esprit*



Graphe courbe *Santé*





Après avoir décrit et analysé le fonctionnement du récit à partir de la formule géno-textuelle, non pas structurée et structurante — le génotexte, dit Julia Kristeva, n'est pas une structure² —, mais une opération avec des catégories analytico-linguistiques dont la fonction n'est pas communicative mais productrice de signification, essayons d'interroger le texte à partir de deux lieux illocutionnaires privilégiés qui semblent surdéterminer le sens et le but de l'œuvre : le prologue et l'épilogue. Ces deux surfaces textuelles qui cernent le récit se veulent en situation de procès présent, de temps de confrontation plus que de confession.

D'abord l'*incipit* — prologue — est une lettre adressée par le narrateur rapporteur du récit à son frère resté en France pour solliciter une rapide et urgente intervention en faveur de Michel sur le point d'être perdu pour la société par enfermement sur soi-même. Cette lettre a une fonction perlocutionnaire évidente, renforcée par des assertions expressives très marquées. Dès l'annonce du récit qui doit faire l'objet de la communication en vue d'une intervention salvatrice, le jugement est alarmiste : « il [le récit] me paraît affreux » (p. 13), et ce côté alarmiste est expressément exagéré pour accentuer l'intérêt pour le récit et aiguïser à outrance sa fonction apéritive : « Quand je reçus de Michel ce mystérieux cri d'alarme, je prévins aussitôt Daniel et Denis et tous trois, quittant tout, nous partîmes. » (p.15).

Le prologue met alors en place le cadre de contextualisation situationnelle qui va préparer la profération du texte-récit lui-même. Cette mise en place se développe dans quatre directions ou selon quatre axes :

- le locuteur, son statut, son état et sa situation
- le lieu où va se dérouler le récit-confrontation

2. Julia Kristeva, *Recherches pour une sémanalyse*, Paris : Éd. du Seuil, coll. « Tel Quel », 1969.

- le temps de la mise en place du rituel initiatique
- les actions.

	locuteur	lieux	temps	actions
Statuts	sans, asocial	terrasse, maison élevée, village haut, isolement	sans chronologie, pas de précisions	ritualisées : baisers graves, 10 paroles, mutisme, silence, recueillement
États	désespoir, envoûtement, mutisme, esseulement	désert, maison pauvre, sans fenêtres, entrée du village	déclin du jour. Nuit	dîner frugal
Situations	détresse	Oasis, Biskra	fin de jour, veillée	prise de parole nocturne

La distribution des catégories actanciennes permet dès ce prologue de noter et de relever l'existence d'une construction d'un univers exceptionnel devenu à force d'épreuves l'univers habituel de Michel comme si ce dernier avait fini par s'intégrer totalement à ce microcosme dont l'harmonie complète est bien séduisante et en tout cas captive et envoûte les amis venus « sauver » la brebis égarée. À croire que ce microcosme dans lequel s'est réfugié Michel est une espèce de retraite, de refuge aux caractéristiques très parlantes et que l'on peut décrire par une énumération lexico-sémantique très pertinente : associabilité ou marginalité ou retraite, esseulement dans le mutisme et dans le désespérant envoûtement vécu dans l'austérité (tout cela caractérise le locuteur). Le locuteur est comparé à Job le personnage biblique (p. 18). Cet état dans lequel se trouve Michel est en adéquation presque parfaite avec le lieu où il demeure : maison isolée à l'entrée du village, lui-même surplombant la plaine désertique. Cette élévation met cette maison, la première du village, en situation de havre d'hospitalité ouvert à tout (pas de fenêtres). Ce qui renforce cette idée de refuge plus que de retraite est le fait que le village se trouve dans l'oasis. Le troisième paramètre des caractérisations est encore plus explicite : temps sans chronologie, sans précisions autres que les repères naturels solaires. Deux grands moments distribuent le temps : le jour et la nuit. Le jour ou la fin du jour est le temps de la rencontre, du délasserment, du recueillement, du silence ; cependant la nuit c'est le temps de l'échange verbal, du discours de confession voire d'implication et de complicité :

Et tous trois, pareils aux trois amis de Job, nous attendîmes, admirant sur la plaine en feu le déclin brusque de la journée. Quand ce fut la nuit, Michel

dit... (p.18).

Eu égard aux caractérisations dégagées par l'analyse dite des A.D.E.L. (Analyse des discours à entrée lexicale), la fonction de ce récit qui semble ici être privilégiée parmi toutes les autres, c'est la fonction communicative à intention initiatique : accueil grave, maîtrise de soi, échange parcimonieux de paroles, sustentation frugale, élévation pour voir les espaces infinis, références bibliques, début de discours avec le déclin du jour. Les invités font aveu de transfiguration après un premier passage par un état statique neutralisé à vocation préparatoire au nouvel état extatique :

Je ne suis ni triste ni gai, l'air d'ici vous emplit d'une exaltation très vague et vous fait connaître un état qui paraît aussi loin de la gaieté que de la peine ; peut-être que c'est le bonheur. (p. 14).

L'épilogue rompt tout d'abord le long récit par un long intermède où Michel observe un silence qui permet au narrateur-rapporteur du récit de reprendre à son compte la narration et de donner les états d'âme du moment. Le récit a fait de l'effet, il a envoûté, il a arraché le sentiment de compréhension, voire de complicité des amis :

Il nous semblait, hélas ! qu'à nous la raconter, Michel avait rendu son action plus légitime. De ne savoir où la désapprouver dans la lente explication qu'il en donna, nous en faisait presque complices. Nous y étions engagés. (p. 253).

L'épilogue est ensuite focalisé sur le locuteur-narrateur comme pour le présenter et pour le donner à voir après l'avoir longuement entendu. Mais il n'est pas décrit, il est apprécié et jugé moralement et subjectivement, comme pour noter fondamentalement son changement d'état d'esprit et de mentalité. C'est précisément ce changement qui aura frappé ses amis en premier lieu, ce qui est du reste rapporté dans le prologue :

Un changement se produisait en lui, que nous n'expliquions pas encore... (p. 15).

Il ressort des observations que Michel a acquies une grande, voire parfaite maîtrise de soi : « Je ne distingue pas en lui, même à présent, la part d'orgueil, de force, de sécheresse ou de pudeur. » (pp. 253-4). Là encore, le repérage lexico-sémantique permet de mieux cerner le changement qui s'est produit en Michel, et ce à partir soit de mots soit d'expressions : « sans un tremblement de voix ; sans inflexion ni geste ; sans émotion quelconque, cynisme, orgueil ; etc. » Si le récit est raconté sans grands états d'âme, il est toutefois rapporté avec des appréciations et des jugements qui apparaissent dans les textes du prologue et de l'épilogue. Les impressions livrées dans le prologue s'attachent surtout à décrire les états d'âme des convives et amis venus au secours de Michel. Elles disent l'étonnement et même le ravissement, comme si ce dépaysement forcé, nécessité par l'appel au secours de leur ami, les a presque obligés à ac-

complir eux-mêmes une sorte de « hadj » ou pèlerinage initiatique. Il semble que c'est ce ravissement, cet enthousiasme, cette exaltation très vague (p. 14) qui constituent le socle subjectif et émotionnel qui a pour fonction de préparer les interlocuteurs de Michel à recevoir son récit dans une perspective perlocutionnaire qui les prédisposerait à accomplir ses volontés, attendu que les leurs auront été par le récit envoutées, subjuguées, soumises, préparées à exécuter ses désirs et ses souhaits. Ils auront au bout du récit atteint ce stade de disposition exprimé par ce même lexème qui est formulé en page 14 dans le prologue, dans une structure phrastique interrogative : « peut-être que c'est le bonheur ? », interrogation à laquelle répond dans l'épilogue cette assertion de Michel : « je sens le bonheur trop présent. » (p. 254).

Comment cela a-t-il pu se faire ? Comment Michel, cet homme autrefois si austère, si puritain et si docte, aux regards si clairs (p. 15) est-il devenu cet être sans volonté (p. 255) et comment ses amis risquent-ils de connaître le même sort ? C'est encore dans l'épilogue que nous en avons l'explication. Avant que de venir à Biskra de sa Normandie, Michel était malade, mais la plus terrible de ses maladies, celle-là même que portent encore en eux-mêmes ses amis, c'est le déséquilibre de l'être dont l'éducation rigoureuse n'aura touché que l'esprit, la pensée, l'intellect et ce monde des idées, « cette grande fixité de la pensée qui fait les vrais hommes » (p. 254). Ce monde mental, ce monde des idées et des mots qui prétend fonctionner en lui-même et pour lui-même se constitue en cible et en centre. Il est de par l'éducation conditionnement valorisé comme la cible de la visée d'ajustement à laquelle le monde se doit de référer. Nul doute dès lors qu'entre le monde et les mots s'instaure un nouveau rapport auquel Michel voudrait sensibiliser ses amis, ses adeptes, et cette nouvelle adaptation qui bouscule des siècles d'éducation-conditionnement où l'esprit s'est taillé l'essentiel, au détriment du corps, au détriment du bonheur, au détriment de la vie. La libération du corps par la pratique inassouvie du désir et des plaisirs (p. 254) a provoqué un nouveau déséquilibre qui accuse une mutation de la phénoménologie spirituelle première en une phénoménologie corporelle et jouissive. Ce nouvel « état d'être », dit Michel, est entretenu par le climat, par la persistance de l'azur, par l'omniprésence de la splendeur et de la mort (pp. 254-5). Il y a lieu de relever ici l'adéquation entre la pensée et l'environnement, car ce dernier impose une volupté à laquelle il est impossible de résister, d'autant que la volupté est soutenue par le désir. Ce microcosme dans lequel semble être fait prisonnier Michel a pu paraître, en tant qu'envers de l'espace européen de l'éducation première, un lieu de libération parce qu'il a commencé par être un lieu de guérison et de rééquilibrage. Dès lors qu'il envoûte,

qu'il emprisonne, le voilà devenu un lieu d'aliénation d'où Michel a grand mal à s'éloigner. Et c'est ce qui explique l'appel au secours qu'il a fini par lancer à ceux-là mêmes dont il avait commencé par se détacher. Et si ce lieu est en tout cas vide — mise à part la présence justifiée des enfants et de la jeune femme qui vend ses charmes, ou l'allusion aux personnes couvertes de vermine à Touggourt sur la place, il devient évident que la libération de Michel n'est nullement fonction de ses contacts avec les autres êtres (il n'y a ici ni altérité ni altruisme), Gide a sans doute voulu rester fidèle jusqu'au bout à sa morale de l'époque — à savoir le début du siècle et avant la période de ses grands engagements —, s'autonomiser et s'individualiser et rompre avec ses fréquentations. C'est en tout cas ce que laisse penser son critique et biographe Marc Beigbeder. Cette hypothèse de l'individuation ou de l'individualisation est peut-être à corriger, au risque de servir ici de base à la référence immoraliste.

Or cet ouvrage, « immoraliste », n'est pas un manifeste immoraliste ou l'apologie de l'immoralisme dont Michel dit en souffrir à vouloir y échapper. Mais la focalisation sur soi est à notre sens une souscription au code de composition littéraire mis au point et donné en référence par Montaigne, qui aura beaucoup intéressé, sinon passionné Gide. Or le commentaire de Gide aux *Essais* de Montaigne est ici instructif à plus d'un titre, d'autant qu'il porte sur la quête de « l'être authentique », « être réel », qu'« une figure conventionnelle de l'humanité tente de recouvrir³ ».

Gide précisera ce projet de Montaigne comme s'il expliquait le sien propre : « Il se peint pour se démasquer » ; autrement dit, il se démasque pour mettre à jour en lui « l'être véritable [qui] est le commencement d'une grande vertu », phrase de Montaigne, mots admirables dont il dira : « je les fais miens ». Reprenant Montaigne pour mieux expliciter son projet, Gide dira cette assertion tirée des *Essais*, Livre III, chap. 2 : « Je ne peins pas l'être, je peins le passage » ; formule qui dit substantiellement *L'Immoraliste*. Et comment dire le passage sans passer soi-même par cet état ou ce statut d'ÉTRANGER, étranger à tout et à commencer à soi aussi. L'étrangéité dans *L'Immoraliste* est une donnée première de la logique des possibles narratifs. Michel ne s'intéresse aux autres que pour autant qu'ils lui permettent de prendre conscience de lui-même par ses désirs, par ses loisirs, par ses comportements. Même pour le monde extérieur des choses et de la nature, il est étranger et, comme Meursault, cet autre étranger corporicide celui-là, Michel est victime du climat, du soleil, de la chaleur, de l'éblouissement. En en prenant conscience, il ne

3. Gide, *Les Pages immortelles de Montaigne*, Paris : Corrêa, 1946.

pense qu'à échapper à cet engrenage, il craint pour sa santé mentale, pour ses convictions, pour sa morale, il craint en un mot d'en arriver un jour au geste fatidique de Meursault, lui qui croit en l'Homme.

Alger, le 17 mars 1993.